

Équipage Bouquin-Berrichon



La meute.

(Photo : S. Levoye O.V.)

Je dois à mon père le goût de la chasse, ainsi qu'à l'Équipage Vouzeron-Sologne et à son piqueux.

Après avoir suivi un certain temps cet équipage, j'ai décidé de chasser moi-même, afin de participer plus activement à l'action.

Et c'est ainsi qu'en 1971, je me procurais mes premiers chiens, six bassets artésiens achetés à un oncle. J'ai été conduit de la sorte à toucher aux chiens, ambition légitime de chacun, mais difficile à réaliser dans un équipage de grande vénerie !

Je me suis alors associé avec Christian Messirel pour chasser le lièvre.

Nous avons réuni très vite une quinzaine de boutons parisiens, tous suiveurs de grands équipages. Or, ni les uns ni les autres n'avions chassé, ni suivi de chasse au lièvre, ni même consulté un ouvrage sur la question... Aussi, avons-nous démarré avec deux handicaps majeurs, ignorant d'une part, tout de la vénerie du lièvre, et n'ayant retenu d'autre part -tels de mauvais écoliers- que l'aspect spectaculaire de la grande vénerie, avec la trompe, les cris, l'action et son déploiement de forces. Je n'imaginais pas, jeune que j'étais, que la chasse est aussi l'élevage, les soins, la constance, l'amour du chien et la persévérance dans l'entreprise, fût-ce la chasse. Les bassets ne tardèrent pas à nous remettre à notre place.

Un an plus tard, nous avons décidé de changer de chiens. Nous en cherchions de toutes origines, quand M. Varenne nous en proposa un lot de quatorze, composé de harriers, de billys et de porcelaines. C'était un cadeau inespéré !

Les mauvaises habitudes aidant, nous avons recommencé avec les mêmes méthodes, en nous ingéniant à faire ce qu'il ne faut précisément pas faire, c'est-à-dire à crier, à appuyer les chiens, à les tirer, etc., alors que nous-mêmes ne savions pas ce qu'il fallait faire.

Nous avons ainsi accumulé bêtises sur bêtises pendant six mois.

Il s'est alors produit un phénomène classique à toute association : quand on monte un équipage à deux, chacun a sa théorie propre. Il est difficile de s'entendre, à moins que l'un ne s'efface devant l'autre. Nombre d'équipages se montent ainsi en association, à deux ou trois : on pense que c'est plus facile, chacun se complétant. C'est une vue de l'esprit. Très souvent, cela mène à une scission.

Dès 1972, je reprenais donc en mains propres l'équipage avec la moitié des chiens Varenne.

Jusqu'en 1975, nous avons fait sept à quatorze sorties par an, ce que je n'appelle pas à proprement parler «chasser».

«Chasser» implique à mes yeux au moins trente sorties par saison, si possible deux fois par semaine. C'est un point fondamental : pour prétendre avoir une meute au point et faire de la vénerie, il faut sortir les chiens extrêmement souvent. Il faut soi-même chasser souvent, c'est la meilleure école.

J'ai personnellement appris la vénerie du lièvre par les chiens et je ne vois pas que des sorties occasionnelles soient un facteur de progrès, ni pour les animaux ni pour les hommes.

* *
*



La sortie du chenil : le maître d'équipage et ses chiens.

(Photo : J. Chédot O.V.)

En janvier 1976, ont commencé les choses sérieuses. Nous nous sommes constitués en association - loi de 1901, ce qui nous a permis de déléguer de nouvelles responsabilités à des amis qui, certes jusqu'alors, se sentaient bienvenus à l'équipage, mais n'avaient pas de place bien définie. Nous avons fondé un bureau avec ses structures habituelles (président, vice-président, trésorier, etc.). Ceci a été la base du renouveau de l'équipage, notre recrutement local représentant à peu près toutes les catégories socio-professionnelles. Nous avons aussi bien actuellement à l'Équipage, un général, un chauffeur de machine, un tourneur-ajusteur, un manutentionnaire d'usine -lequel est vice-président de l'association- un agent immobilier, un artisan-maçon, trois cantonniers, un agent d'assurances, quatre agriculteurs, etc.

En accueillant simplement nos suiveurs, en les invitant à revenir, nous sommes arrivés à ce que des gens qui ignoraient tout de la vénerie, soient maintenant des passionnés, qui participent à des concours de trompe, à des expositions, et qui connaissent remarquablement la vénerie.

Ils constituent la base, le noyau de l'équipage, et cela a modifié beaucoup de choses.

Nous avons, depuis lors, un recrutement essentiellement local et représentatif de toutes les catégories socio-professionnelles. Nos cotisations le permettent puisqu'elles n'entrent que pour moitié dans le budget de l'équipage. Mais chacun met la main à la pâte pour organiser des fêtes au profit de l'association.

Il est bien certain qu'au stade de l'action, de la chasse elle-même, si l'on a affaire à des gens qui considèrent

ce sport comme une partie de tennis ou de golf, ceux-ci risquent simplement de n'en retirer aucune conséquence quant à l'avenir, quant à leur propre «réalisation» dans la chasse.

Il y a en effet dans la chasse à courre un dépassement, une réalisation de soi qui, bien sûr existe ailleurs mais avec un élément d'importance en moins : la responsabilité et la volonté de donner la mort. Cette responsabilité ne peut s'assumer que par l'amour du chien et le respect de la nature.

Or, dans notre équipage, constitué au départ de suiveurs qui n'étaient pas motivés, qui n'avaient aucune autre raison de venir à la vénerie que par amour, il existe une fierté collective, un esprit d'équipe qui s'est créé et développé.

Je ne pense pas que, seul, sans cet esprit, j'aurais pu faire de cet équipage ce qu'il est, avec des chiens qui prennent et une organisation morale, humaine et matérielle qui soit cohérente.

Pour revenir à l'origine des chiens, je disposais donc au départ de mon lot de quatorze. Tous les veneurs, plus âgés et plus expérimentés que moi, m'ont, à l'époque, conseillé de changer de chiens : «Si vous voulez vraiment chasser le lièvre, il est préférable que vous changiez de chiens. Allez chercher de bonnes origines.» Or, je n'avais ni les moyens ni le temps de reconstituer une meute, et surtout j'avais déjà appris à connaître ces chiens, en un mot à les aimer. Celle-ci existait, elle valait ce qu'elle valait et j'ai donc essayé de tirer parti de ce que je pensais être un chien apte à chasser. A vrai dire, j'ai pris le moins mauvais de mes éléments jusqu'à l'année dernière où il est devenu trop vieux- et j'ai fait

sur la souche de ce chien et de deux lices la quasi-totalité de ma meute d'aujourd'hui.

J'ai cherché à obtenir de mes chiens les qualités que j'aime : intelligents dans l'ensemble et souples. Souples, parce que je pense que c'est là une caractéristique essentielle du chien de lièvre : il faut qu'il soit appliqué et collé à la voie. Et il faut en même temps pouvoir le décoller en une seconde. Sur un geste, sur une parole, il faut pouvoir l'enlever, le remettre. Cette aptitude est indispensable, ne serait-ce qu'en raison de la configuration du territoire et des possibilités de faire suite. La sélection de ces qualités exige de la patience. Je ne prétends pas encore y être parvenu.

Pour ma part, je n'ai jamais fait du standard un critère, tout-au-moins jusqu'à maintenant. J'ai toujours pris les moins laids dans mes portées. Bien qu'il existe évidemment des exceptions, j'ai personnellement tendance à croire aux similitudes d'aspect et de caractère, à partir du moment où l'on a un certain type de chiens, une souche et donc un sang relativement fixé.

Je tente cependant de faire un modèle se rapprochant de l'Anglo-Français de petite Vénérie.

Au risque de paraître peut-être absolu, je pense que l'origine ne sert pas à grand-chose, puisqu'il a bien fallu commencer un jour ou l'autre.

En effet, on peut améliorer une origine qui n'est pas excellente, à condition d'avoir la patience d'attendre et surtout, les moyens de pouvoir observer ses chiens. J'ai fait une sélection en fonction de ma façon de chasser. Pour ce faire, je pense qu'il faut être à cheval, à bicyclette, ou avoir une équipe suffisamment nombreuse, ou encore chasser dans un territoire «lent» ou boisé.

N'oublions pas qu'un équipage est avant tout, un groupe d'hommes et une meute de chiens.

J'aime prendre l'image d'un orchestre dans lequel nous trouvons le chef d'orchestre, le violon solo, le triangle ; le triangle fait «ding» une fois, et s'il n'y a pas ce «ding», le morceau est gâché. A la chasse, s'il n'y a pas ce veneur pour voir ce qu'il faut au bon moment -pour autant que les hommes soient utiles aux chiens- le résultat peut être manqué.

Bien sûr, c'est le chef d'orchestre qui se fait applaudir,

mais il lui arrive aussi de se faire siffler, et dans ces moments-là, il se retrouve bien seul.

En second lieu, le cheval peut s'avérer être un précieux auxiliaire du veneur de lièvre. On croit trop généralement que cette vénerie est appelée à se pratiquer uniquement à pied. Or, ceci n'est le cas que depuis quelques années.

Une vénerie à cheval est tout-de-même plus facile. Le fait d'être monté permet de contrôler les chiens au plus près. Si l'on veut être aux chiens, il faut, par définition, aller aussi vite qu'eux.

Ce point est essentiel au lièvre, qui est le gibier de prédilection de nos amis chasseurs à tir. Ainsi, quand vous chassez en période d'ouverture, il est indispensable de pouvoir arrêter avant qu'il ne soit trop tard. Et ce n'est pas quand vous êtes un kilomètre derrière, ou même quatre cents mètres, que vous pouvez le faire.

Pour ma part, je dispose d'une bicyclette et d'un vieux cheval de vingt-huit ans, qui se trouve être «le» cheval de lièvre, apte à toutes les missions, capable d'enjamber les barbelés, de passer les clôtures électriques, d'attendre deux ou trois heures à l'endroit où je lui ai dit d'attendre, et de rallier sur un coup de sifflet. Les chiens se couchent sous lui ; il fait toutes choses qu'un cheval de lièvre devrait savoir faire.

J'avoue d'ailleurs qu'il me sera sans doute difficile de le remplacer.

Soucieux comme quiconque d'avoir des chiens de change, je pense que le cheval constitue le seul moyen pour arrêter ses chiens sur un change manifeste, c'est-à-dire sur un change constaté «de visu» c'est-à-dire, en trouvant le gîte. N'ayant personnellement pas la prétention de reconnaître -sauf après dix minutes, un quart d'heure de chasse- un lièvre de change, autrement dit un animal non chassé, je pense dans ces conditions que le cheval reste le meilleur moyen de contrôler ses chiens.

Pour cette raison, j'envisage d'avoir un autre cheval pour chasser en début de saison, lorsque nous sortons au bois. Les autres membres de l'équipage, s'ils ne sont pas montés, suivront à bicyclette.

Il est bien certain qu'à défaut de pouvoir disposer de ces moyens de transport, il faut, si l'on ne peut servir ses



Départ pour la chasse en forêt d'Ivoy.

(Photo : Courtoisie)

chiens qu'à pied, être soi-même en parfaite condition physique.

Jusqu'à quel âge ? Il m'est difficile de le dire. Nous avons bien des chiens qui sont vieux à cinq ans, et d'autres qui chassent encore à dix.

Je connais des quinquagénaires qui servent parfaitement leurs chiens à pied, parce qu'ils le font depuis vingt ans ou plus. Là, l'expérience supplée à la force physique, au même titre qu'un vieux chien coupe les crochets, recule sur un retour, va très loin en avant sur un forlongé pour chercher de droite et de gauche, etc. Nous avons d'ailleurs, à l'équipage, un fidèle bouton qui a plus de soixante ans. Il n'est jamais arrivé après un hallali !

En ce qui me concerne, et comme bien des veneurs de lièvre, je m'astreins à une certaine discipline pendant les périodes de chasse. Et encore, je devrais arrêter de fumer : le tabac est en effet un facteur extrêmement limitant pour le souffle et pour la forme physique.

Il faut en outre, d'une façon générale, être en pleine possession de ses moyens. Comme le dit Jean Bocquillon, une chasse se prépare la veille. D'ailleurs, les chiens ont le moral de leur patron.

Dans un autre domaine, un entraîneur sportif disait la même chose à son poulain : « Il faut que tu dormes, les courses se gagnent dans son lit ».

* *

Revenons un instant sur les chiens. L'élevage est souvent un problème pour un équipage de lièvre, car il est coûteux. Nous-mêmes avons actuellement vingt-quatre chiens au chenil, et élevons quatre à six chiots par an. Mais c'est déjà trop : quand on a vingt-quatre chiens, et une saison sans pépins, on arrive difficilement à les faire tous chasser.

Il faut dire que nous n'en découplons guère plus de seize par sortie, et que nous ne mettons jamais plus d'un chiot. Nos jeunes ne chassent que lorsqu'ils sont déclarés. Ils sont d'ailleurs assez précoces, car, dans toute la mesure du possible, je les laisse traîner autour des bâtiments de la ferme. Ils chassent tout ce qu'ils trouvent : lapins, souris, lièvres parfois ; dès qu'ils commencent à s'égarer un peu trop loin, je les ramène en meute. Ils sont déclarés sur tout et sur n'importe quoi : corbeau ou lapin... Ces chiens deviennent donc vite débrouillards.

Ceci est important, car si l'on peut arrêter, créancer un chien, on ne peut pas lui apprendre à chasser. A ne pas élever assez de chiens, l'on risque d'avoir un trou

dans l'élevage. A trop en élever, il devient difficile de tous les sortir. Avec vingt-quatre chiens et six chiots, je n'ai personnellement pu juger mes jeunes comme il le fallait.

Aussi, je pense que l'on peut raisonnablement se limiter à vingt chiens en meute, plus l'élevage.

* *

Pour ce qui est des territoires, nous chassons pour moitié sur invitations, c'est-à-dire essentiellement en plaine et en grand bois, dans le département du Cher qui comprend un domaine forestier assez important, aux routes pas trop fréquentées.

Il existe sur ce territoire des zones où nous perdons systématiquement la chasse. Et les lièvres le savent. Ils vont dans ces zones. Ce sont des passages de terrain où la voie disparaît totalement, quel que soit le temps, avant que nous ne la retrouvions un peu plus loin.

Lorsque nous débûchons, c'est en général pour tomber sur des terres labourées, semées, emblavées, fumées et sur lesquelles nous rencontrons par conséquent le problème classique des engrais. Encore que les chiens finissent par s'habituer à certains types de difficultés.

Aussi, je considère, et je préfère de beaucoup, mieux chasser au bois qu'en plaine ; les chiens y sont plus collés à leur voie. J'ajouterai qu'un relancé à vue au bois ne durera pas cent mètres, car les chiens chasseront presque immédiatement avec leur nez.

C'est l'une des raisons pour lesquelles comme je le disais précédemment, nous chassons systématiquement au bois en début de saison.

Un autre problème classique est celui du change : sur l'un de nos territoires, nous avons un lièvre à l'hectare. Pour prendre, il est donc impératif de percer, et pour cela, d'avoir des chiens vites.

S'arrêter dans le change, c'est perdre tout espoir de prendre ou alors, autant demander l'impossible à nos chiens.

Dans ces conditions, et en faisant quarante sorties par saison, nous prenons actuellement une quinzaine d'animaux, c'est-à-dire une petite fois sur deux.

Je dois avouer que les choses se sont améliorées depuis nos débuts : de 1971 à 1975, nous n'avons pris qu'une fois par saison, généralement le 30 ou le 31 mars, ce qui nous permettait de reporter nos espérances sur l'année suivante.

En 1976, nous avons pris cinq animaux, parce que nous avons commencé à chasser plus systématiquement.



En débûché.

(Photo : Courtoisie)







La prise.

(Photo : J. Chédot O.V.)

L'année suivante, nous en avons pris dix, puis onze, ensuite quinze, et enfin dix-sept.

En fait, il existe trois stades : le premier est d'arriver à prendre un lièvre. C'est bon pour les chiens et pour les hommes, surtout parce qu'au début, on n'y croit pas et que bientôt, on n'y croit plus du tout...

Le deuxième est d'en prendre une dizaine, ce qui est bien pour les chiens, dans la mesure où ils en croquent plusieurs de suite.

La prise est l'obsession de tous les jeunes équipages qui débutent. Nous n'y avons pas échappé non plus. J'ai souvent dit que si nous ne prenions pas un nombre déterminé d'animaux pendant l'année, nous arrêtons. Je pense avoir eu raison, car l'on ne peut pas semer indéfiniment sans jamais récolter. Alors, il faut prendre.

Si l'on arrive à prendre plus d'une vingtaine de lièvres par an, c'est alors un cap qui est franchi, car les chiens ne se comporteront plus de la même façon. Il se crée un déclic dans la meute, qui transforme le comportement des chiens du jour au lendemain.

Mais c'est souvent le début de saison qui fait difficulté. Il nous faut «recréancer» nos chiens, au moins les jeunes, ceux qui ne sont pas mûrs. Pour donner un exemple, la première année où nous avons sorti les chiens, nous avons chassé le corbeau, le mouton, le cheval, bref tout ce qui bougeait !

Nous sommes maintenant arrivés à ce que les chiens «faits» soient parfaitement créancés. Pourvu que cela dure !...

Ainsi, l'année dernière, nous avons chassé dans un territoire en Sologne où l'on comptait plus de cinquante

chevreuils, deux mille lapins, une dizaine de cerfs et à peu près trente sangliers. Cela ne nous a pas empêchés de prendre un lièvre en une heure et demie, alors qu'il s'était fait chasser accompagné souvent de deux ou trois chevreuils.

Je ne puis pas vraiment dire qu'en la circonstance, la présence de ces grands animaux ait gêné nos chiens. Nous avons fait une chasse très rapide, et ce serait bientôt «nous» qui les aurions dérangés.

A plusieurs reprises, j'ai vu le garde de la propriété intervenir malencontreusement et vainement pour essayer d'arrêter les chiens chassant soi-disant des chevreuils à vue. Mais les chiens chassaient leur lièvre dans la même voie. Je pense qu'il n'y avait pas à intervenir, les chiens rencontrant un autre animal toutes les cinq minutes. Ou bien, il aurait fallu rentrer. Mais, en toute modestie, je ne souhaite pas renouveler l'expérience tous les jours.

Aussi je crois quant à moi, que, dès lors que les chiens sont créancés, il faut simplement leur faire confiance.

C'est mon principe de base : faire confiance aux chiens. «Quand les chiens se trompent, disait M. Guyot, cela m'est égal s'ils se trompent tout seuls».

POSTER CENTRAL :

Au verso :

L'Équipage Bouquin-Berrichon.

(Photo : S. Levoe O.V.)



Après la prise, conférence au sommet.

(Photo : Courtoisie)

Ce qui est grave, c'est de les tromper. On les trompe plus facilement qu'ils ne le font eux-mêmes.

Je dois dire à ce sujet que j'ai personnellement commis tous les excès : excès d'intervention sur les chiens, au début ; et, au cours de ces dernières années, interventions trop rares ou inopportunes. J'essaie donc désormais d'intervenir uniquement lorsque j'ai la certitude d'être utile. Si j'ai un doute sur le déroulement de la chasse, j'estime alors que mon action ne peut que nuire aux chiens, à moins qu'il ne reste plus d'autre alternative.

D'autre part, plus on intervient sur les chiens, plus on a besoin de la faire. Je compare un peu cela à l'obéissance pure et à l'obéissance par amour. Si les chiens sont commandés en relations de force, il faudra intervenir plus souvent et de façon voyante. Or, nous agissons souvent de façon extrêmement discrète : d'un simple geste du mouchoir ou d'un coup de pibole il m'est arrivé de les arrêter. Ils reviennent par confiance, parce que je les trompe moins que je ne le faisais lorsque j'intervenais à tort, et même à raison.

Alors, il me fallait les arrêter par force, ce dont je n'ai plus besoin, sauf en cas de bêtises. Je dois dire que je me contente de les appeler et que je n'aime pas les arrêter moi-même : je les fais arrêter.

La difficulté, comme le disait Ronnie Wallace, est de faire la juste part du laisser-faire et de l'intervention.

J'aimerais ici attirer plus particulièrement l'attention des nouveaux veneurs sur le fait qu'on ne peut pas chasser un animal au fusil, en tirer plusieurs par an, et une fois par chasse à tir fermée, continuer à le chasser à courre. C'est une attitude qui n'est pas justifiable par rapport

aux chasseurs à tir. On ne peut pas chasser le même animal à courre et à tir : je ne conçois pas pouvoir tirer un lièvre ou même en manger.

Les nouveaux équipages se heurtent en outre souvent à la question de territoire : il est facile d'avoir des chiens, mais plus difficile d'avoir un territoire. On est donc obligé de faire du «nomadisme». Il y a là un gros danger, qui est de ne pas pouvoir «faire» ses chiens. Il faut en effet connaître son territoire, car les ruses du lièvre sont souvent identiques sur le même terrain, ce qui permet, quand on les connaît, d'aider les chiens. En changeant de territoire on multiplie les difficultés, et, la tentation est grande de négliger l'environnement. En sens inverse, chasser souvent sur le même territoire conduit à observer une certaine discipline.

* *
*

Je dirai pour conclure que ma plus grande satisfaction de veneur est de pouvoir partager les mêmes joies, les mêmes amertumes avec mes proches, ma femme et mes amis. La chasse ne peut pas être pour moi un plaisir solitaire. Bien sûr, je chasse pour mon plaisir, mais c'est plus que cela. Il m'arrive parfois d'aller à la chasse à contre-cœur, mais j'y vais pour les chiens et aussi pour ceux qui m'attendent. On n'annule pas un concert pour un mal de tête, ou alors il ne faut pas être chef d'orchestre. J'ai l'impression de recommencer à zéro à chaque chasse ; un lot de chien se «défait» tellement plus facilement qu'il ne se fait et personne n'aime reculer.



Au chenil après la chasse, le maître d'équipage et M. Maurice Crotté, responsable du chenil.

(Photo : Courtoisie)

Mon ambition, actuellement, est d'arriver à avoir un équipage confirmé, c'est-à-dire qui prenne régulièrement, qui ait de beaux chiens de qualité homogène et qui correspondent à tous les critères : intelligents, chasseurs, froids, souples. Arriver à avoir des chiens qui soient un peu à l'image de ceux d'Olivier de La Bouillerie qui sont d'une qualité que j'aime particulièrement.

Arrivé à ce stade, je chercherai peut-être alors à chasser d'autres animaux, ce qui ne peut se concevoir que lorsque l'on a un lot parfaitement «fait». Nous aurons l'occasion, je l'espère, d'en reparler...

Béraud de Vogüé



La promenade. Au premier plan, le labrador familial.

(Photo : Courtoisie)